

« Aujourd'hui nous recevons trois éducations différentes ou contraires: celles de nos pères, celles de nos maîtres, celle du monde. Ce qu'on nous dit dans la dernière renverse toutes les idées des premières. »

Montesquieu

LA BREDE

SOMMAIRE

Présentation générale.....	4
Cartographie.....	11
Principaux éléments du patrimoine de la commune de La Brède.....	21
Fiches descriptives du patrimoine.....	22
I- PATRIMOINE CULTUREL MATERIEL-IMMOBILIER.....	23
Architecture religieuse.....	23
Architecture civile.....	55
▪ Les édifices publics.....	55
▪ Les propriétés privées non viticoles.....	57
▪ Les propriétés privées viticoles.....	110
▪ Le petit patrimoine / Architecture hydraulique	119
Architecture funéraire, votive et commémorative.....	126
Architecture industrielle.....	134
II- PATRIMOINE NATUREL.....	142
ANNEXES.....	148
Biographies.....	149
Sources documentaires.....	164
Principaux sigles.....	166
Lexique Architecture / Sculpture.....	168

PRESENTATION GENERALE

Situation géographique

La commune de La Brède est située sur le Saucats à 18 km au sud de Bordeaux.

Le blason



LA BREDE se veut avant toute chose le Pays de Montesquieu, il était donc logique qu'elle se dote d'un blason évoquant ce grand homme.

Ce blason, dessiné par JL Chaplin, représente les armes des quatre principales familles ascendantes et descendantes de Montesquieu, c'est-à-dire des familles de LA LANDE, en bas à droite, de L'ISLE (L'Isle de la Rivière originaire de la région de Fronsac), en bas à gauche, de PENELLE (ou Pesnel) en haut à gauche et les Secondat de Montesquieu, au centre, avec ses deux coquilles et son croissant.

Ce ne sont pas les armes des LARTIGUE qui figurent en haut à droite, mais les armes de la famille CHABANNES, dernière propriétaire du château de La Brède.

Origine du nom

L'origine du nom de La Brède viendrait d'un nom celte, "Brette", signifiant terrain bas et marécageux. Ce nom déformé deviendra "la Braoude", qui peut se traduire par BOUE, "La Breda" puis la Brède. Il faut noter tout de même que l'endroit est nommé BRESETUM sur certaines anciennes cartes des itinéraires aquitains.

On peut se demander quand le nom de SAINT JEAN D'ETAMPES a été abandonné au profit de celui de LA BREDE, il semble que le changement a pu se produire progressivement, entre le XIIème et XVème siècle où des documents anciens mentionnent "SAINT JEAN D'ETAMPES alias LA BREDE".

Historique

Le sol de La Brède a sans doute connu une occupation humaine antique, on y a découvert des dépôts semblant dater de l'époque du Bronze Moyen et des fouilles, entreprises en 1937, laissent penser qu'il y a eu là une grande nécropole celtique. Les Celtes bituriges sont installés en Aquitaine depuis le premier millénaire, autour de leur capitale de Burdigala.

Près de la limite des communes de La Brède et de Saint-Morillon se situe le tumulus de Prévost (Perbos) . Les tumulus signalés par Baurein en 1785 sont décrits par Léo Drouyn en 1857 et des fouilles y sont conduites en 1868 par Delfortrie. Ces tumulus sont des monuments funéraires. Le matériel archéologique qu'ils ont livré, de façon générale, les date d'une période allant du Néolithique moyen à l'Age du Fer.

Sur une lande plantée de pins, on remarque une série de neuf tumulus, dont l'un, le plus grand, appelé la « Grande Montagne », mesurant à peu près 20 mètres de diamètre se trouve au centre d'une circonférence approximative formée par les autres, dont le plus petit a 6 mètres de diamètre. Les hauteurs varient de 0 m. 50 et 3 mètres. Il n'est pas douteux qu'ils ont appartenu à une nécropole. Certaines de ces éminences sont difficiles à découvrir, au milieu des pins qui ont poussé autour d'eux et jusque dans leur masse. Non loin du tumulus central, il existe une grande lagune semi-circulaire, d'où il semble que fut tirée la terre ayant servi à l'édification des monticules. Trois ont été fouillés jusqu'ici.

Le tumulus appelé Grande Montagne présentait, à son sommet, une excavation en forme d'entonnoir comblée avec une terre noirâtre au-dessus d'un fond où se distinguent des couches stratigraphiques de sable et d'humus irrégulières. Dans tous ces tumulus, de nombreux débris de poterie grossièrement modelée avec les doigts sont mêlés avec les couches de cendres charbonneuses. L'aspect de ces débris, leur calcination dans toutes leurs parties, y compris la cassure, prouvent que les vases dont ils proviennent avaient été brisés avant d'être jetés au feu ou y avaient éclaté quand on les y lança. On doit retenir que la richesse en cendres et la symétrie des couches dont les tumulus étaient constitués ne laissent aucun doute sur la destination des monticules et le caractère méthodiquement voulu de leur construction.

On y avait certainement brûlé des cadavres, on avait aussi enfermé les ossements des morts dans des urnes ; seulement, au lieu d'ensevelir dans la masse ces urnes laissées intactes, après avoir éteint le bûcher, on laissait celui-ci allumé, puis on y précipitait l'urne et son contenu.

La Brède a toujours été un lieu de passage, une voie romaine la traversait dont les pavés ont été visibles jusqu'au XVIIIe siècle notamment dans le parc du château de La Prade. C'est le propriétaire du château, M. de Saige, qui les fit disparaître en décorant son parc avec de grandes allées.

Cette voie romaine continuait vers Saint Selve et les Landes, ceux qui vivaient plus au Nord la désignait comme "*la voie de ceux qui ont le parler noir*" car les Landes étaient réputées abriter des descendants des sarrasins (cagots ?) Cette voie plus habituellement appelée "*Chemin Gallien*" ou plutôt "*lou camin galian*" passe entre les paroisses de La Brède et de l'Isle Saint Georges, près d'un lieu dit *Cantecoucucut* où il y aurait eu "*une vaste fosse qui semble dater de l'époque du chemin*", encore visible au 18ème siècle (*Baurein*). Ce Chemin Gallien passant près du hameau de Rey fit qu'on appellera souvent ce lieu "*Lou terrey galian*".

Au Moyen-âge, une partie du chemin Gallien devint la route des pèlerins de Saint Jacques de Compostelle dont La Brède était une halte, la seconde après La Sauve Majeure.

Le XIème siècle voit l'installation de l'ordre religieux et militaire des templiers, qui a pour mission de protéger la paroisse et les pèlerins. Ces derniers sont accueillis à la maison templière, dont n'est conservée que la porte d'entrée (Cf. p.). Chassés au XIIIème siècle par le roi, les templiers laissent à l'église leur nom, Saint -Jean -d'Etampes (déformation de «Saint Jean des Templiers » ou « St Jean du Temple »).

Datant vraisemblablement du Moyen Age, mais qui a perduré jusqu'au début de ce siècle, une tradition de sorcellerie veut que le diable tienne sabbat "*dans la grande prairie qui borde la rive droite du ruisseau près du bourg*" il y a là, paraît-il, un lieu où l'herbe refuse de pousser. La Brède comprenait de nombreux petits hameaux dont certains très anciens, aux ruelles étroites et aux maisons basses, chacun possédait son puits tels les hameaux de Barradey ou d'Avignon. Beaucoup d'entre ces lieux-dits ont de très jolis noms évocateurs : Si GRAVOST ou SABLLOT indiquent la nature de leur sol, nous trouvons LES FOUGERES et le CHENE BLANC, le lycée de LA SAUQUE est en réalité "*le lycée du Saule*" quant au collège de RAMBAUD il désigne simplement le "*Hameau*". Si CHICHINE désigne un endroit planté de "*Pois Chiche*" et si le SOURIGUEY signifie le "*Cerisier*", nous découvrons de poétiques Les AUDETS, autrement dit "*Les Oiseaux*", SANTEGRIT et CANTECOUCUT, respectivement, le "*Saut du Grillon*" et ... "*Chante Coucou*" ! ESPERANCE et POUTON peuvent se traduire par "*Baiser*".

Mais la célébrité de la localité est due au château où est né Charles de Secondat, baron de Montesquieu (Cf. biographie p.). Après des études hors de Bordeaux, il y passe la plus grande partie de sa vie, passant de la culture de la vigne à l'écriture ou à la défense des vins de Bordeaux. Sa vie est résumée dans l'expression « le philosophe vigneron ». Il laisse dans la commune l'image d'un homme qui préférerait traverser le bourg, «une carassonne sur l'épaule » (la carassonne est un piquet de vigne) et parler le gascon avec ses vigneron au luxe et à la vie parisienne.

Le patrimoine brédois est riche en châteaux dont l'histoire de certains d'entre eux est liée à celle des Montesquieu.

La commune continue à célébrer les traditionnelles fêtes de la Rosière et la foire de Sainte-Luce.

La fête de la Rosière

C'est le Brédois François de Paule de Latapie, avocat, médecin, inspecteur des Arts, entre autres, et descendant du célèbre secrétaire de Montesquieu, qui a institué la Fête de la Rosière au début du XIX^{ème} siècle. Le texte du règlement instaurant le prix de La Rosière a été signé le 1^{er} juin 1823.

Son désir était de récompenser la vertu en perpétuant le souvenir de Montesquieu dont il était un fervent admirateur.

La fête eu lieu sans interruption (sauf pendant les deux guerres et en 1934) depuis 1824, et la première rosière fut Anne-Mélanie Giraudeau. A partir de 1901, elle fut accompagnée d'un « rosier », son garçon d'honneur.



François Latapie avait tout prévu dans son legs. La rosière, choisie par un jury de notables pour être la plus vertueuse du village, serait coiffée d'un couronne faite de fleurs des champs : la violette, symbole de la simplicité, la rose blanche, image de la pureté et le bleuet, symbole de la fidélité et de l'espérance, car l'élue présageait une bonne et fidèle épouse. Elle recevait sa couronne dans l'église où sont les tombeaux des parents de Montesquieu. Elle tenait dans ses mains un épi de blé et un pampre de vigne qu'après la cérémonie elle offrait au plus vieux cultivateur de la commune. C'était l'hommage de la jeunesse à la vieillesse en témoignage de la vertu du travail de la terre. Un banquet et un bal étaient organisés en son honneur

Augusta Miramont - Reine de La Rosière en 1911

La Rosière est toujours couronnée de nos jours lors des fêtes de La Brède, le dimanche le plus proche de la Saint Jean d'été, la jeune fille choisie pour sa réputation devient ainsi la reine de la fête.



HISTORIQUE DE LA FÊTE DE LA ROSIÈRE



Si l'on en croit la tradition, l'origine de la désignation d'une "rosière" remonte à Saint Médard, évêque de Noyon en Picardie.

C'est lui qui vers 550 institue cette cérémonie dans son village natal de Salency dans l'Oise.

Les habitants du village reconnaissent la vertu d'une jeune fille et la célèbrent au cours d'une manifestation religieuse rassemblant la communauté. Le point fort de cette cérémonie est la pose d'une couronne de roses sur la tête de la vertueuse élue, d'où le nom qui lui restera de "*Rosière*".

Quelques villes et villages, plus ou moins régulièrement au cours des siècles suivants adopteront cette coutume. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} que cette pratique se vulgarisera. La nomination s'accompagne souvent d'une récompense: croix en métal précieux, somme d'argent...

Un peu dans cet esprit, mais avec une finalité de mariage, Napoléon 1^{er}, lors de son couronnement impérial en 1804 et les quelques années suivantes attribue dans certaines préfectures et sous-préfectures, des dotations à des jeunes filles qui se marieront avec des militaires.

En 1810, en l'honneur de son mariage avec Marie-Louise de Hasbourg, l'Empereur Napoléon 1^{er}, dans chaque canton, offre une dot à la fille qui se mariera avec le militaire qui a fait le plus de campagnes. Quelques années plus tard, grâce à des donations, des legs testamentaires, de nombreuses communes de France vont instituer, annuellement, le couronnement d'une "*Rosière*".

Anecdotes sur Bel Air - le chêne de Toutifaut

La propriété de Bel Air à la Brède a appartenu autrefois à la famille de Montesquieu.

Cette propriété a été vendue par Charles Cante, ancien maire de la Brède à Messieurs Pierre Cante et Roger Giraudeau. La vente avait été convenue entre les parties ... en francs or, valeur au jour de la passation de l'acte. L'or ayant baissé, Monsieur Charles Cante a dû accepter la baisse. Précédemment, lorsque la propriété appartenait à une famille de Lugos, le régisseur a fait modifier l'immeuble en réalisant les deux parties cylindriques visibles au dessus du garage. Les maisons étaient à l'origine des maisons de résiniers. Le régisseur ayant fait réaliser des sondages, espérant trouver de l'argile en sous sol pour créer une briqueterie, a trouvé ...de la grave. En remontant dans le temps, on retrouve les Beaumartin propriétaires de Bel Air. En suivant la voie romaine en bout de propriété touchant Martillac, on retrouve une allée.

Les Beaumartin avaient installé là une ligne de chemin de fer type Decauville qui permettait le transport des bois de Cestas à Saint Médard d'Eyrans. On voit l'allée de Bel Air à la Brède en face d'une allée fermée en revenant sur la D 108.

L'ensemble de la propriété constitué de 290 hectares a entièrement brûlé en 1945, emportant dans les flammes le célèbre chêne de Toutifaut, qui faisait 7 mètres de circonférence.

Le vieux chêne qui poussait dans la forêt du château est l'objet d'une légende :



Charlemagne revenant tristement de Roncevaux en 778 avec le corps de son neveu Roland, qui devait être enseveli à la basilique de Saint Sernin à Bordeaux s'arrêta en ce lieu. Le seigneur de Lalande, propriétaire du château de La Brède, fut fier d'accueillir un si noble souverain. Mais empreint de tristesse, l'Empereur ne voulut pas coucher au château. Il préféra camper dans la forêt de Saint Jean d'Etampes (ancien nom de La Brède).

La nouvelle s'y répandit très vite : « l'Eperer Karle-Lou-Grand es aqui, tout y faout, tout y faout ». (L'Empereur Charlemagne est ici, tout il faut, ...c'est-à-dire ...il faut de tout).

Quand Charlemagne et son armée repartirent, on planta un chêne à l'endroit du campement.

Le peuple fut si heureux qu'il vénéra longtemps ce lieu de « Tout y faut ».

SOURCES :

Le patrimoine des communes de la Gironde – FLOSHIC Editions

Texte de Georges Coussillan et Belbeo'ch – site web du SIGM

Mémoire en Images – Le canton de La Brède – Y.C Tartas et J.F Ratonnat

<http://www.otmontesquieu.com/index.php/content/view/696/771/>

<http://www.si-graves-montesquieu.fr> - A.M. et J.C. Caron - Jean Pierre CANTE

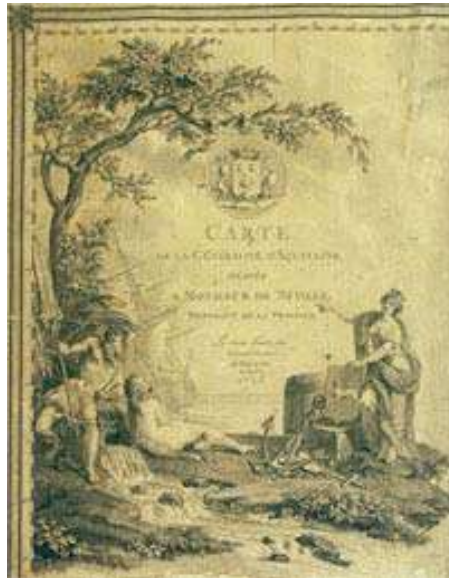
<http://www.lesmees.org/bulletins/b2002/rosieres.html>

CARTOGRAPHIE

Les Cartes anciennes

Cartes de l'ingénieur Belleyme

L'élaboration de la *Carte de la Guyenne* s'inscrit dans le cadre de la contribution des généralités à la *Carte de la France*. Sur les 54 planches qu'elle devait initialement compter, seules 48 ont été achevées.



En 1761, un arrêt du Conseil du Roi ordonne le levé de la *Carte de la Guyenne*, aux frais de la province « sur le produit de 2 sols pour livre qui se perçoivent au port de Bordeaux, il sera payé 1 200 livres pour chaque carte particulière d'un des cantons de la généralité ».

La responsabilité administrative de la *Carte de la Guyenne* est assumée par l'intendant et l'entreprise cartographique confiée à Pierre de Belleyme (1747-1819), ancien officier du Génie, qui laissera son nom à la carte.

La "**carte de Belleyme**" comprend 35 feuilles entières de format 90 x 56 cm et 16 demi-feuilles de format 45 x 56 cm, à l'échelle de "2 lignes pour 100 toises" (soit environ 1/43 200), double de l'échelle des cartes de Cassini (1/86 400).

Les levées, permettent de soigner la partie topographique du travail : la légende différencie les routes et les chemins ; elle distingue les forêts et les bois, les châtaigniers, les « pinadas », les landes, les marais et les dunes de sable.

Le réseau hydrographique est soigneusement étudié. Les limites des paroisses, des pays, des élections et de la généralité y sont indiquées. Toutefois, comme les travaux de gravure sont très longs, les limites des départements y sont rajoutées après 1791.

Elle couvre l'étendue de la Guyenne de l'époque, c'est-à-dire (en gros) les départements de la Gironde, de la Dordogne, des Landes et du Lot-et-Garonne.

« La carte de la Guyenne fut décidée, au XVIIIème siècle, par l'intendant Charles Boutin qui désirait doter sa province d'une carte plus détaillée et précise que celle que réalisait Cassini pour l'ensemble de la France.

Sa levée - faite aux frais de la Guyenne- débuta en 1761 pour s'achever en 1789. Pierre de Belleyne (1747-1819), ingénieur géographe du roi, fut chargé, dès 1776, de la gravure des planches (dont trois inachevées) et de leur publication jusqu'en 1819. Le Dépôt de la Guerre acheva les travaux de gravure en 1840.

Claire, facile à lire par sa grande échelle (1/43 200^e), cette carte est précieuse pour l'étude des circonscriptions administratives, de la circulation terrestre et fluviale, de la végétation et des cultures, des industries (forges, moulins, papeteries). Elle est également très utile pour retrouver des noms de lieux-dits anciens.»



Détail de la Carte de la généralité d'Aquitaine dédiée à Monsieur de Néville intendant de la province par son très humble et très obéissant serviteur de Belleyne, ingénieur géographe du Roi, 1786 Archives départementales de la Gironde, 2 Fi 2981



*Détai de la carte de la Guyenne, dite carte de Belleyne, feuille 20, gravée entre 1785 et 1789
Archives départementales de la Gironde,
2 Fi 1492*

Sources :

<http://archives.gironde.fr>

Archives départementales du Lot-et-Garonne

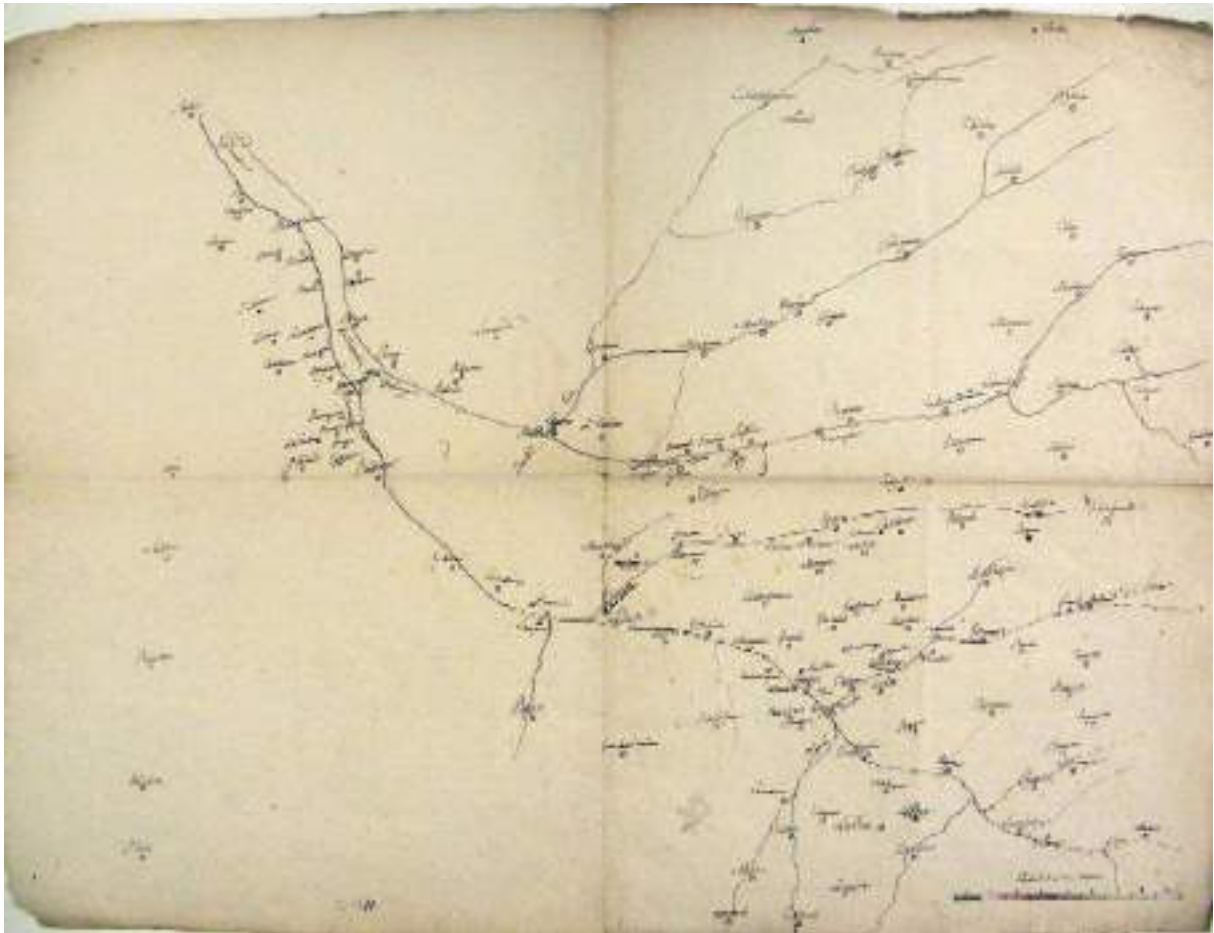
Cartes de la famille Cassini

La Carte de France dite « Carte de Cassini » doit son nom à une lignée d'astronomes et de géographes d'origine italienne qui s'installent en France dans le dernier tiers du XVII^e siècle. Lancée sous les auspices de l'Académie des Sciences en 1747, elle résulte du travail opiniâtre d'une succession de savants et d'ingénieurs qui, pendant un siècle et demi, vont s'employer à mettre au point de nouvelles méthodes de relevés tel que le demande un pays aussi vaste que la France.

La **carte de Cassini** ou **carte de l'Académie** est la première carte générale du royaume de France.

Elle fut dressée principalement César-François Cassini (Cassini III) et son fils Jean-Dominique Cassini (Cassini IV) au XVIII^e siècle.

L'échelle adoptée est d'une ligne pour cent toises, soit une échelle de 1/86400 (une toise vaut 864 lignes).



*Brouillon donnant la position des bourgs, villes et villages et le tracé des rivières, 1756
Archives départementales de la Gironde, C 2411*

Cette carte constituait pour l'époque une véritable innovation et une avancée technique décisive. Elle est la première carte à s'appuyer sur une triangulation géodésique dont l'établissement prit plus de cinquante ans. Les quatre générations de Cassini se succédèrent pour achever ce travail. La carte ne localise pas précisément les habitations ou les limites des marais et forêts, mais le niveau de précision du réseau routier est tel qu'en superposant des photos satellite orthorectifiées, ces dernières correspondent presque totalement avec les routes dessinées plus de 200 ans avant.

Le travail des Cassini laissa même son empreinte sur le terrain où l'on trouve encore aujourd'hui des toponymes dits « *Signal de Cassini* », qui révèlent les lieux où s'effectuèrent les mesures de l'époque. Ces points de repères correspondent aux sommets des mille triangles qui formaient la trame de la carte de Cassini.

Les levés ont été effectués entre 1756 et 1789 et les 181 feuilles composant la carte ont été publiées entre 1756 et 1815.

Décédé en 1784, César-François Cassini ne verra jamais l'achèvement des levés. Son fils, Jean-Dominique finit les travaux de son père.

La critique de la carte

Points forts

- Homogénéité et précision font de la Carte de Cassini un document vraiment novateur, qualités qui résultent de l'utilisation de la triangulation générale de la France et du caractère géométrique de la carte. Les mesures d'angles reliant les points principaux de chacune des feuilles sont consignées dans des carnets qui forment la partie essentielle des archives de la Carte de Cassini. En outre, les contrôles effectués par les ingénieurs chargés de vérifier les levés de leurs collègues permettent de conserver un bon niveau scientifique à l'ensemble de l'œuvre.
- C'est la première grande enquête toponymique au plan national. Les formes des toponymes proviennent des usages locaux. En effet, les ingénieurs ont reçu pour mission de travailler, pour leur collecte, avec les habitants (le plus souvent, les curés et les seigneurs) des lieux cartographiés. Et, chose précieuse pour les historiens, un même lieu est parfois désigné selon ses différentes appellations de l'époque.
- Première vision d'ensemble du Royaume, l'occupation de l'espace et l'exploitation du sol — même si les contours sont moins rigoureux que le positionnement des lieux — peuvent être comme « vus d'en haut » : vignes, bois, jardins, moulins à eau et à vent, ponts et bacs, points de postes, lieux de justices, carrières, mines, et même cabarets ... La grande variété des symboles présents dans la légende de la Carte en témoigne [télécharger l'ensemble du fichier PDF Légende].

Points faibles

- Relevée à la planchette, la topographie de détail ne fait l'objet d'aucune mesure précise mais se trouve calée dans les mailles offertes par les points de triangulation. Les ingénieurs dessinent à vue c'est-à-dire « *à peu près les hauteurs, les vallons, les contours des bois, la direction des chemins, le cours des rivières* ». Le réseau routier secondaire est absent de la carte. Cassini justifie cette absence en invoquant le manque de stabilité de cet élément important qui relie les villages entre eux.
- Aucune mise à jour majeure de la carte n'est effectuée avant le début du XIX^e siècle bien que César-François Cassini de Thury (Cassini III) soit conscient des changements affectant le paysage : « *La topographie de la France étoit sujette à trop de variations pour pouvoir l'assujettir à des mesures fixes et invariables ; la seule position des clochers étoit plus constante et par conséquent déterminable* ». Les travaux réalisés par les militaires après le transfert de la carte au dépôt de la Guerre en 1793 se poursuivent jusqu'en 1830 ; les principales modifications portées sur les cuivres, entre 1803 et 1812, concernent les voies de communication.

Sources :

http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/7d_cassini.htm

Cartographie ancienne de La Brède

La Brède au XVIIIème siècle – Carte de Belleyme



www.lot-et-garonne.fr/belleyme/default.asp

La Brède au XVIIIème siècle – Carte de Cassini



http://cassini.ehess.fr/cassini/fr/html/1_navigation.php

Carte légendée

**PRINCIPAUX ELEMENTS DU PATRIMOINE
DE LA COMMUNE DE LA BREDE**

FICHES DESCRIPTIVES DU PATRIMOINE

I - PATRIMOINE CULTUREL MATERIEL – IMMOBILIER

ARCHITECTURE RELIGIEUSE

EGLISE SAINT- JEAN- D'ESTAMPES



HISTORIQUE

Dans les vieux titres des XII^{ème} au XV^{ème} siècle, la paroisse de La Brède porte le nom de Saint Jean d'Estampes, c'est-à-dire Saint Jean des Templiers.

Saint Jean était le saint vénéré par les Templiers qui possédaient en ces lieux une maison (Cf. p).

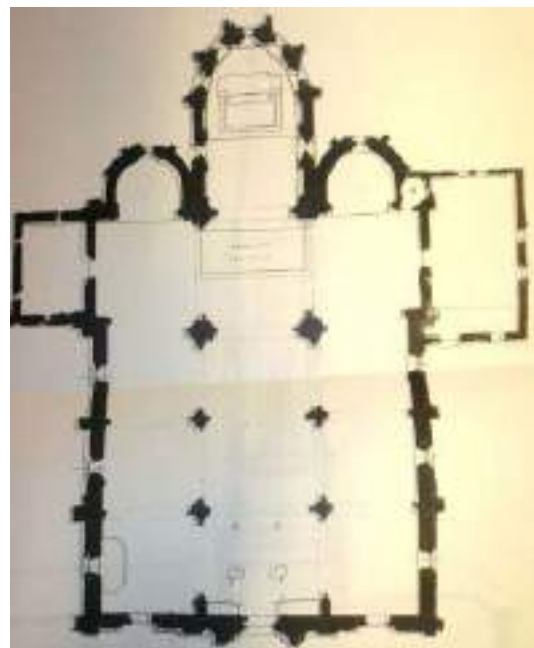
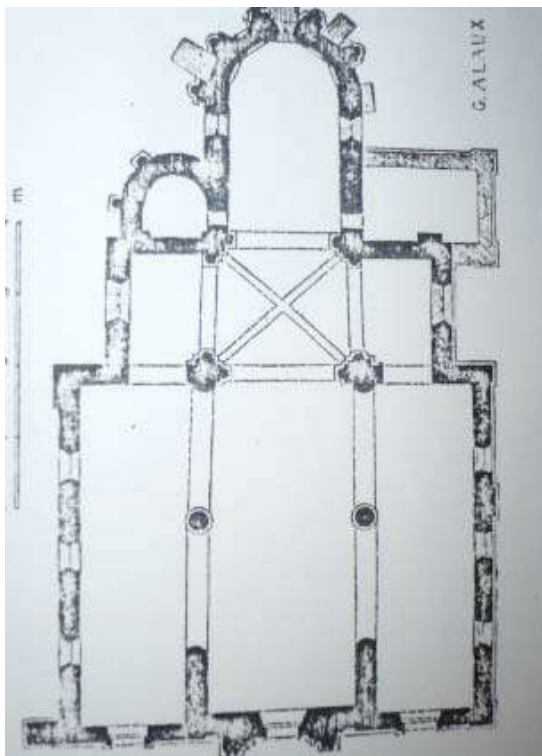
On retrouve cette dénomination à l'archevêché, dans les « Lièves de quartiers » : *In parrachia Santi johanni d'Estampes, loca vocata à la bréda.*

On la nomme également Saint Jean d'Escrutes.

L'église de la Brède, bâtie sur la partie la plus haute du bord du Saucats, est le résultat d'une reconstruction presque totale, menée après l'écroulement de son ancien clocher en 1854, qui aboutit à la conservation de sa seule façade occidentale.

Le plan de l'ancienne église est connu par une brève description dans les « Comptes-rendus de la Commission des Monuments Historiques » et par un relevé de l'architecte Alaux.

L'église possédait une abside polygonale, précédée par une longue travée droite, deux absidioles beaucoup plus petites, en hémicycle (celle du Sud avait disparu pour laisser place à une sacristie rectangulaire) ouvrant sur un transept peu saillant, et une nef unique, flanquée plus tard par deux bas-côtés de même longueur.



Plan intérieurs XIX^{ème} (Dossier DRAC Aquitaine)

A l'époque romane, le clocher est une tour très basse, de plan carré sur croisée du transept.

Au XVI^{ème} siècle, des baies flamboyantes sont percées, les parties hautes sont refaites et le clocher est victime d'un violent incendie qui vint compromettre sa solidité. On suppose que c'est au temps des guerres de religion, où les Huguenots remplissaient les temples de bois et y mettaient le feu.

Au XVIII^{ème} siècle, d'importants travaux de restauration ont été menés ; en effet, il était nécessaire à cette époque d'agrandir l'église devenue trop petite, on lui a donc ajouté une nef, au Sud. En 1779, la vieille voûte de bois est reconstruite en brique.

Par ailleurs, on commit l'imprudence d'élever la tour d'un étage sur un mauvais point d'appui. L'abbé Baurein nous décrit ce clocher carré, avec une charpente pyramidale et fort élevé.

Une chaire en bois, adossée à un des piliers, cacha les lézardes. Le menuisier trancha même la saillie de la colonne qui le gênait, diminuant ainsi la solidité du pilier. La pluie apporta sa contribution à l'œuvre de destruction.

Il se produisit alors l'évènement qui jeta toute la population dans la consternation : l'écroulement de la tour s'effectua le 23 novembre 1854 à 23h30, par l'affaissement d'aplomb inclinant au Nord, déchirant et lézardant la partie Nord du mur latéral de l'abside et de la voûte. Aucune des trois cloches ne fut endommagée, il n'en fut pas de même pour l'horloge dont le mécanisme était sérieusement détérioré et le timbre brisé. Les dommages étant très importants, il a été décidé de reconstruire l'église dont ne subsistent que la façade et une partie du chœur.

Paul Abadie propose un premier projet de reconstruction en 1848, celui-ci sera repris et réalisé par Gustave Alaux en 1852.

L'architecte Alaux (Bordeaux, 1816-1882) est l'auteur en Gironde de nombreux châteaux et églises, parmi lesquelles Notre Dame d'Arcachon, saint Ciers sur Gironde, Mérignac, Biganos, Soussans, Béliet, Salleboeuf et le clocher de Sainte Eulalie à Bordeaux.

Alaux, fils d'un peintre et membre d'une famille d'artistes et écrivains, fut l'élève de Poitevin, de Duphot et de Durand.

La construction nouvelle fut entreprise par un Brédois : Robert Seguin, d'après les plans et sous la surveillance de Gustave Alaux, le baron Charles de Montesquieu, maire de la commune et M. Dezieux, curé de la paroisse.

Les travaux, avec la collaboration du sculpteur Mora, se poursuivent pendant toute la seconde moitié du XIX^{ème} siècle ; Léon Drouyn, également architecte fait partie de ceux qui terminèrent l'œuvre.

En 1856 la première tranche de travaux est achevée ; le clocher provisoire est couvert en tuiles. Les travaux concernant les voûtes en pierre, l'abside et la façade Ouest sont entrepris de 1856 à 1858.

Au cours de la restauration, l'église a presque été entièrement remaniée, et aucun élément n'a pu être classé par les Monuments Historiques, même le portail roman, car certaines sculptures ont dû être refaites dans une pierre différente de celle d'origine.

Le style néo-roman était destiné à s'harmoniser avec celui de l'ancienne façade, et l'emploi systématique de l'arc en plein-cintre règne sur l'ensemble de la construction, à l'imitation de l'ancienne église.

En 1866 le maire Charles de Montesquieu, lance une souscription auprès des habitants de la Brède pour financer la construction d'un grand clocher dessiné par Gustave Alaux et parrainé par l'archevêque Donnet. Un an plus tard les cloches sonnent. Il aura coûté 14.000 francs, au lieu des 7.000 prévus. Des réparations importantes devront encore être effectuées au niveau des voûtes et du clocher en 1876 et 1897.

En 1876 la commune fait poser des tirants métalliques sur les murs qui se fissurent sous la poussée des voûtes en pierre.

La forme du clocher est mal adaptée au bâtiment et il est placé au carré du transept ce qui pose certains problèmes, qui vont aggravant, par exemple lorsque les cloches sonnent, les vibrations provoquent la chute de débris de toutes sortes.

Certains trouvent que ce clocher est disproportionné par rapport à l'édifice et regrettent l'ancien clocher carré. Mais dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, sous l'influence du cardinal Donnet, beaucoup d'églises en Gironde se sont dotées de telles constructions en pierre.



Eglise de La Brède – XIX^{ème} siècle

A la fin du siècle Léon Drouyn (fils du célèbre Léo Drouyn) restaure le clocher, les couvertures et double la surface de la sacristie Sud.

Depuis les années 1990, un effort sans précédent a été consenti pour la restauration de cette église, inscrite à l'inventaire des monuments depuis le 9 septembre 1997.

Outre l'intérêt architectural que présente cet édifice, il est important de souligner que Montesquieu a été baptisé dans cette église qui sert de sépulture aux seigneurs et barons de La Brède ; ainsi les parents de l'illustre écrivain reposent aujourd'hui en son sein.



Fond baptismal

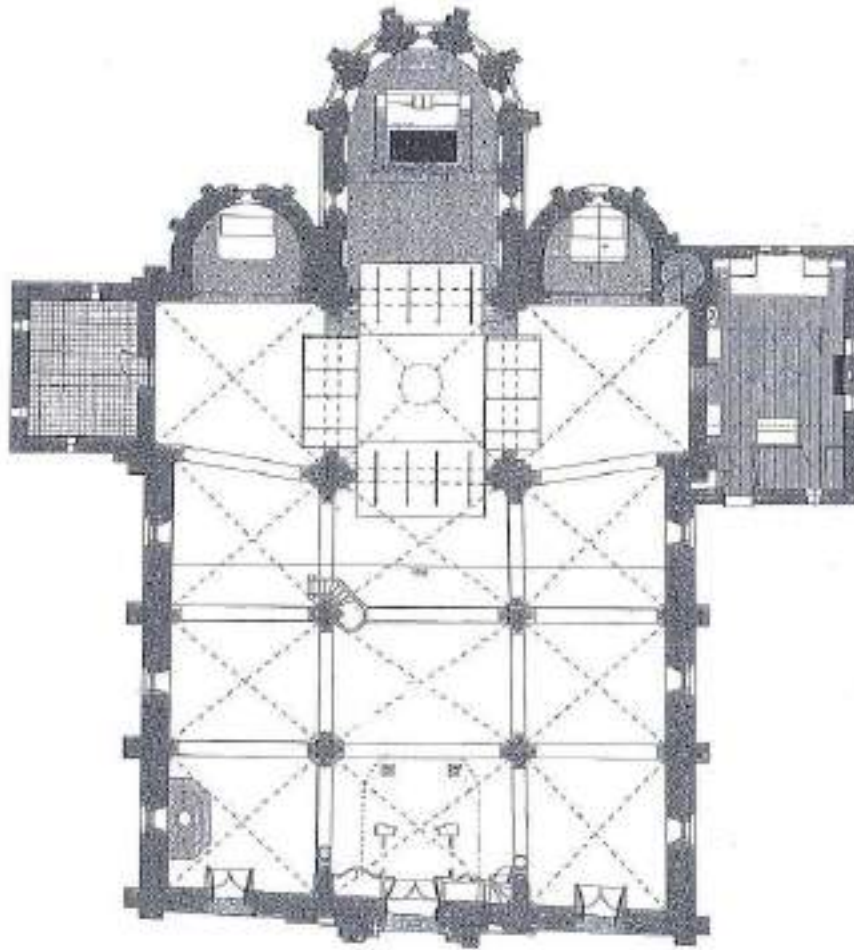
DESCRIPTION

Cet édifice est remarquable par son architecture, sa façade à trois étages, ses rangs de festons opposés en losanges, ses modillons à personnages, ses huit colonnettes et ses chapiteaux sculptés.

Extérieur

Il s'agit d'un édifice néo-roman à nef épaulée de deux bas-côtés, avec un chœur à deux absidioles flanquant une abside centrale dont l'organisation reprend le schéma roman (colonnes, fenêtres en plein-cintre, arcatures, modillons) et un clocher polygonal, à la croisée du transept.

Les parties anciennes datent des XI^{ème}, XII^{ème} et XIV^{ème} siècles, telles que l'abside, l'absidiole nord et la façade.



Plan intérieur actuel (Mairie de la Brède – Service de l’Urbanisme)

Le chevet :

Le dessin de Léo Drouyn, daté de 5 mai 1846 (huit ans avant l’écroulement du clocher), présente une abside à pans coupés ; elle se composait de trois niveaux, séparés par des cordons. Celui qui sépare le premier niveau du second était sculpté de rinceaux. L’abside était renforcée aux angles par des contreforts-colonnes appuyés sur des pilastres. Un arc de décharge en plein-cintre reposant sur de simples impostes occupait le second niveau, tandis que deux arcs géminés, dont les cintres retombaient sur un chapiteau sculpté et une courte colonnette, étaient plaqués au troisième niveau. Le couronnement de l’abside romane, et particulièrement ses modillons, semble avoir déjà disparu. On peut remarquer que cette élévation est bien celle de l’abside du XIXème siècle, actuellement, qui reproduit les trois niveaux de la construction romane, avec ses arcs plaqués et les contreforts-colonnes, plus minces vers le haut. Toutefois, la nécessité d’éclairer l’église a conduit l’architecte contemporain à ouvrir des baies à l’intérieur des arcs du second niveau.



Chevet de l'église

La façade

Léo Drouyn a dessiné la façade à trois reprises le 5 mai 1846, publiée la même année dans le « Compte-rendu de la Commission de Monuments historiques de la Gironde » (voir ci-dessous)



Façade de l'église – crayon sur calque blanc – blanc, mine de plomb sur feuillet- 1846

La façade Ouest de type roman saintongeais est d'origine mais a subi une restauration au XIX^{ème} siècle, selon les critères de « restauration » en usage sous Napoléon III, bien que classée au titre de Monuments Historiques.

Si on compare les dessins de Lé Drouyn et la façade actuelle de La Brède, on peut noter les modifications apportées. Celles –ci sont visibles particulièrement au second niveau, où l’arcature a complètement été refaite et compte maintenant quatre arcs et au niveau de la sculpture.

L’avant-corps présente trois niveaux légèrement saillants par rapport au mur occidental :



1^{er} registre : le grand portail central en plein-cintre, sans tympan, est d’origine ; il est flanqué de deux portes d’entrée latérales. Il développe une archivolt à trois voussures décorées de deux rangs de festons, losanges et cordons, retombant sur des colonnes à chapiteaux (feuillages, oiseaux).

La voussure supérieure et ses claveaux sont ornés de festons losangés irréguliers : des traces de peinture polychrome y ont été conservées.

De part et d’autre de l’avant-corps, deux arcades aveugles. Ce niveau se termine par une corniche saillante soutenue par d’importants modillons sculptés représentant des personnages et animaux sur laquelle viennent s’appuyer quatre colonnettes à arcades aux chapiteaux sculptés (personnages, animaux) ; les modillons romans alternent avec des métopes également sculptées ; ils déclinent les vices et les vertus et mélangent les têtes de loup et les têtes humaines.

Au centre trois modillons du XIX^{ème} tranchent par leur rigidité. Les métopes déclinent différents thèmes : au Nord, ce sont des figures, au Sud des croix.

Sur les côtés, au Nord Jacob endormi sous son échelle (?), au Sud une tête se bouche les oreilles ... pour ne pas entendre les propos scabreux de son voisin ? Autre particularité: deux chapiteaux avec pigeons ou béliers affrontés qui sont engagés dans les angles

Les volutes du chapiteau Sud sont en forme de coquille St Jacques (nous sommes sur le chemin de St Jacques qui menait à Belin).



Chapiteaux - détails



Frises et voussures -détails



Modillons et métopes

2^{ème} registre : il se compose de quatre fausses arcatures, retombant sur des chapiteaux sculptés romans et des colonnettes. Quelques modifications au XIX^{ème} siècle, ont supprimé un oculus percé au XVI^{ème} siècle ; La façade a retrouvé ainsi sa symétrie originelle. Les chapiteaux romans de cette arcature ont été conservés. On peut noter à gauche, un chapiteau constitué de trois têtes d'hommes, à droite deux têtes et des feuillages.

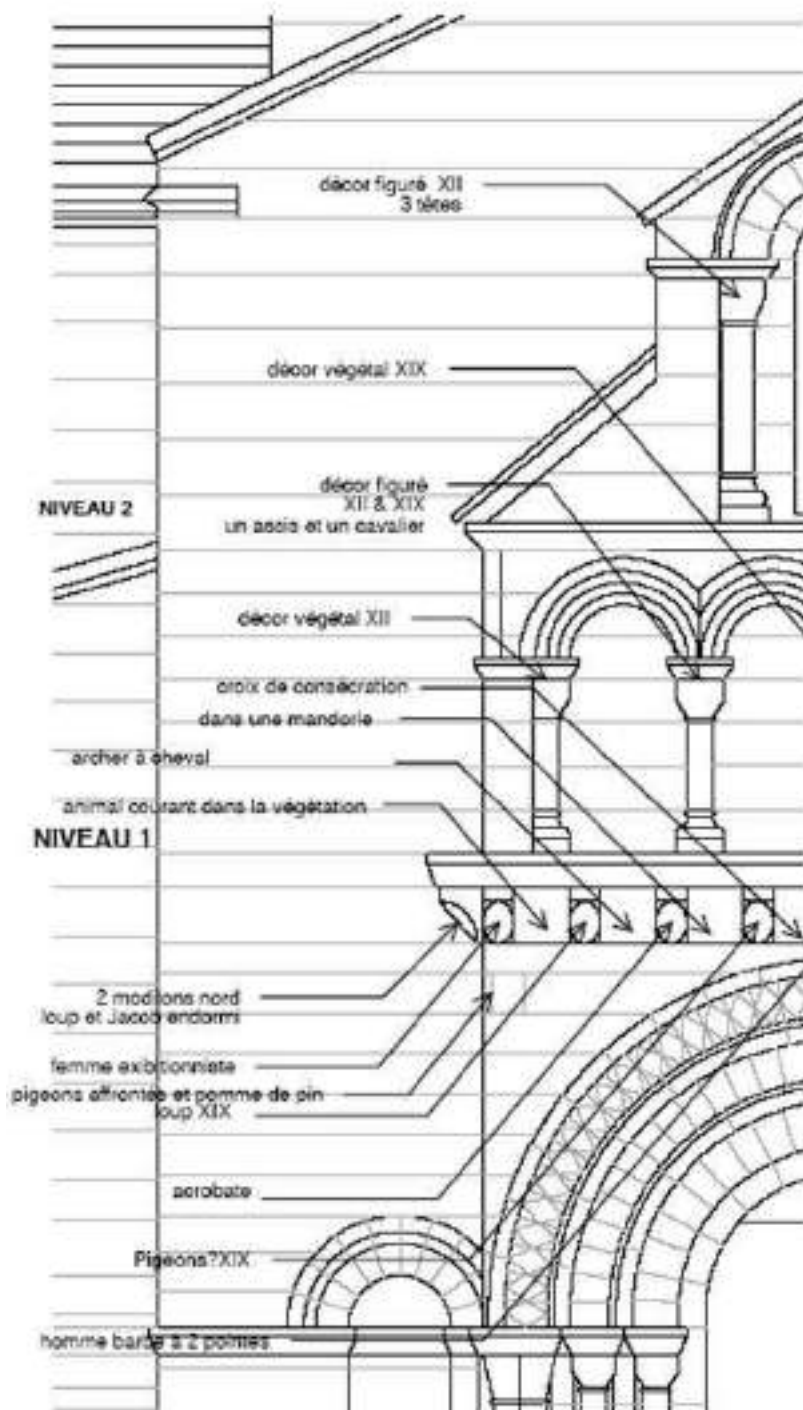


3^{ème} registre : il se termine en hauteur par un fronton, brisé pour permettre le développement d'une baie en plein-cintre, composée d'une archivoltte retombant par l'intermédiaire de deux chapiteaux sculptés, sur deux colonnettes.



De part et d'autre de l'avant-corps prennent place dans le mur occidental deux arcs aveugles de petites dimensions, peu ornés car leur cintre repose sur une simple imposte.

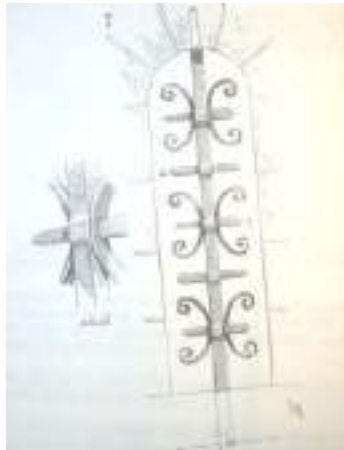
Léo Drouyn a dessiné le chapiteau double qui est conservé au Nord de la porte, couronnant les colonnettes doubles de la voussure extérieure, probablement parce qu'il présente, aux angles deux boules sculptées en coquille qui pourraient être interprétées comme un symbole jacquaire.



Les ouvertures :

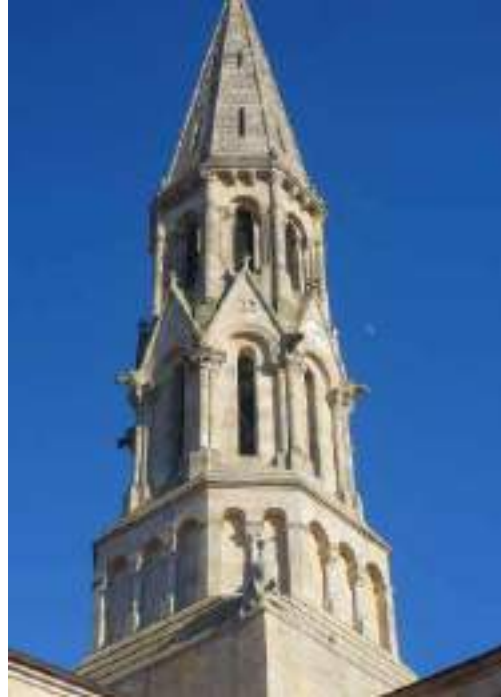
Au XIX^{ème} siècle, les baies romanes possédaient encore leurs grilles d'origine ; Viollet le Duc en fait une description dans un ouvrage intitulé Dictionnaire Raisoné de l'Architecture française du XI^{ème} au XVI^{ème} siècle (tome VI), paru en 1856 :

« Leur fabrication est très naïve et cependant elle produisent un fort bon effet. Ces fenêtres romanes n'ont pas plus de 0m, 26 de largeur sur une hauteur de 0,90. La défense consiste en une seule barre verticale de fer carré de 0m, 03, avec traverses fichées comme des clavettes à travers des renflements de la barre verticale...la tige verticale est affûtée à sa partie supérieure pour entrer dans un trou pratiqué dans la clef de l'arc, et façonnée en queue de carpe à sa partie inférieure pour fournir un bon scellement. Ici donc pas de soudures, seulement de petites pièces de forge assemblées de la manière la plus naturelle. Nous avons vu aussi de ces sortes de grilles de défense posées devant des fenêtres du XIII^{ème} siècle, et qui se composent de barres verticales de fer plat de 0m,035 sur 0m,02 avec clavettes rivées en croix. Le rivet est carré, afin d'empêcher les clavette de tourner. ... »



Dessin extrait : Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI au XVI^{ème} siècle par Viollet-Le-Duc
Tome VI

Le clocher

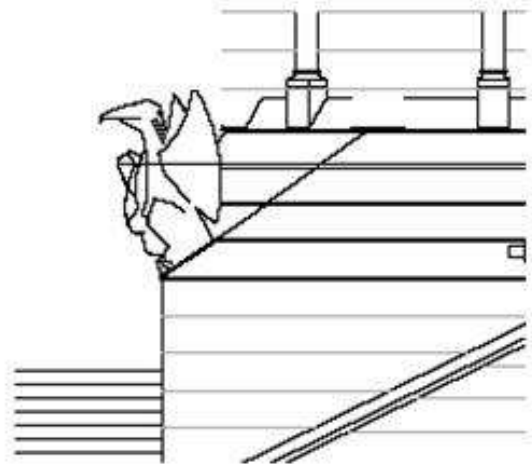


Poussé par l'archevêque Donnet à monter les clochers et les flèches le plus haut possible, Alaux ne se contente pas, comme le feront les autres architectes diocésains, de monter une flèche octogonale sur une base carrée, le tout stabilisé par des pinacles ou des clochetons. Il a petit à petit mis au point un système de retraites savamment ordonnancées permettant de créer le plus d'élancement possible. Ses clochers sont fins, les flèches commencent dès la base. Passionné d'arts plastiques, il fait appel à des sculpteurs. Sur la plupart des clochers et particulièrement sur les flèches néo-romanes, son travail se reconnaît aux nombreuses sculptures figuratives (au même titre que Viollet le Duc à Notre Dame de Paris) et à la mise en place du Tétramorphe comme à St-Sulpice et Faleyrans, Eysines, Mérignac. Mais c'est indéniablement à La Brède que Gustave Alaux affirme le plus son style.

Le clocher de l'église Saint-Jean d'Etampes fait montre d'une certaine originalité en Gironde. Il ne ressemble en rien aux quelques clochers romans de la région situés dans la même position. De nombreuses personnes le déplorent et rêvent d'un "vrai" clocher Roman, bien trapu et carré. Pourtant, à la lecture des historiens de l'architecture médiévale, la forme de ce clocher est plutôt traditionnelle: établi à la croisée du transept les clochers romans *"sont souvent de forme octogonales et au XIIIème siècle les flèches peuvent être très élancées"*. Il est vrai que cette disposition se retrouve plus couramment dans le centre et l'Est de la France. Bien que ce clocher, par les proportions de sa flèche, puisse suggérer un aspect néo-gothique, il est de style néo-roman.

Le socle de ce clocher polygonal (sur une base carrée) néo-gothique très décoré, est flanqué par quatre effigies monumentales en pierre. Il s'agit des symboles des **quatre évangélistes** sous leur forme allégorique (Tétramorphe) : Saint Luc est représenté par le Taureau ; Saint Marc par le Lion ; Saint Mathieu est associé à l'ange ou à l'homme et l'Aigle à Saint Jean. Ces sculptures ont été réalisées par Jean Mora en 1865.

L'ordre indiqué par St-Jean dans l'Apocalypse est respecté, les phylactères tenus par les évangélistes sont encore visibles





Saint Mathieu (ange)



Saint Luc (taureau)



Saint Marc (lion)



Saint Jean (aigle)

Cette réalisation a réellement cherché à prolonger le souvenir de l'église romane.

Le Tétramorphe, ou les « quatre vivants », ou encore les « quatre êtres vivants », c'est-à-dire le symbolisme des quatre animaux, ou des quatre évangélistes fut l'un des thèmes favoris de l'art religieux et l'un des plus commentés.

Vu le rôle central joué par ces symboles, ils semblent avoir une origine plus lointaine. Dans l'Ancien Orient, le chiffre 4 évoque les 4 saisons, les 4 points cardinaux, les quatre gardiens du monde, ou les quatre porteurs du ciel disposés aux quatre coins du firmament. Ces images reposent sur les symboles stellaires du zodiaque, de la « croix fixe » qui sont le taureau, le lion, le scorpion et le verseau.

Ce découpage quaternaire tirerait son origine des quatre éléments, du dualisme entre les forces amies et ennemies de l'homme : le feu (le taureau) et l'eau (l'homme) d'un côté, contre la terre (le lion) et l'air (l'aigle) de l'autre côté.

Ces symboles peuvent illustrer aussi la majesté, la force, le savoir et la souplesse selon des traditions très anciennes rappelant peut-être même certains dieux païens.

Aux premiers siècles du christianisme, les quatre évangélistes ont été rapprochés des quatre grands prophètes (Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel), des quatre Pères de l'Église (St Augustin, St Ambroise, St Jérôme, St Grégoire-le-Grand), la symbolique des quatre fleuves du Paradis et enfin des quatre chérubins entourant le trône de Dieu.

Les quatre évangélistes ne furent identifiés avec le Tétramorphe et fixés qu'à partir du V^{ème} siècle. Ceci se vérifie dans les textes et dans l'iconographie.

Diverses thèses ont été proposées par les Pères de l'Église. Pour n'en citer que deux :

Irénée de Lyon (vers 180) voit dans les quatre figures animales autant d'images de l'activité du Fils de Dieu : *« Le premier de ces vivants, est semblable à un lion, ce qui caractérise la puissance, la prééminence et la royauté du Fils de Dieu ; le second est semblable à un jeune taureau, ce qui manifeste sa fonction de sacrificateur et de prêtre ; le troisième a un visage pareil à celui d'un homme, ce qui évoque clairement sa venue humaine ; le quatrième est semblable à un aigle qui vole, ce qui indique le don de l'Esprit volant sur l'Église. »* (Contre les hérésies, Livre III, 11,8).

Quant à elle, l'interprétation de St Jérôme (347-420) s'inspirant de la vision d'Ezéchiel et de la citation de l'Apocalypse selon Saint Jean, est celle que la Tradition a retenue.

Les attributs des quatre évangélistes peuvent être mis en référence avec le début de chacun de leur Livre.

La vision d'Ezéchiel

Cependant bien avant la fin du 1^{er} siècle chrétien, les quatre animaux étaient déjà apparus à Ezéchiel au bord du fleuve Kobar. Le récit d'Ezéchiel est probablement la première source du tétramorphe :

Dès les premières lignes de sa prophétie, Ézéchiel (Ez 1, 1-14) décrit une vision : *« le ciel s'ouvrit et je fus témoin de visions divines »* (Ez 1, 1). *« Au centre, je discernais quelque chose qui ressemblait à quatre êtres vivants »* (Ez 1, 5).

« Ils avaient chacun quatre faces et chacun quatre ailes (...) leurs sabots étaient comme des sabots de bœuf » (Ez 1, 6-7). *« Quant à la forme de leurs faces, ils avaient une face d'homme, et tous les quatre avaient une face de lion à droite, et tous les quatre avaient une face d'homme, et tous les quatre avaient une face de lion à droite, et tous les quatre avaient une face de taureau à gauche, et tous les quatre avaient une face d'aigle. »* (Ez 1, 10).

Il s'agit de quatre animaux identiques dotés chacun de quatre pattes de taureau, de quatre ailes d'aigle, de quatre mains humaines et de quatre faces différentes d'homme, de lion, de taureau et d'aigle. Ces quatre animaux ont leur place au pied du trône de la gloire de Dieu.

L'Apocalypse selon Saint Jean :

L'apôtre Jean a une vision qu'il relate dans le livre de l'Apocalypse (4, 7-8). La parenté avec celle d'Ézéchiel est évidente. Les Vivants sont au milieu du trône et autour de lui. Mais ils ne sont plus identiques et ils sont beaucoup moins hybrides :

L'ensemble iconographique s'inspire directement de la vision de Saint Jean : « *Un trône était dressé dans le ciel, et quelqu'un était assis sur ce trône... Et autour de lui, se tiennent quatre vivants constellés d'yeux... Le premier vivant est comme un lion ; le deuxième vivant est comme un jeune taureau ; le troisième vivant a comme un visage d'homme ; le quatrième vivant est comme un aigle en plein vol.* » (Apocalypse IV, 2, 7).

Ils ne cessent de répéter jour et nuit : « Saint, Saint, Saint, Seigneur, Dieu Maître de Tout, qui était qui est et qui vient. »

Plus tard, **les Pères de l'Église** en ont fait l'emblème aux quatre Évangélistes : **le lion** pour Marc, le **taureau** pour Luc, **l'homme** pour Matthieu et **l'aigle** pour Jean. Ils accompagnent souvent les représentations du Christ en majesté.

- **Matthieu** est représenté par l'homme ou l'ange parce qu'il commence son Évangile par la généalogie du Christ.
- **Luc** est représenté par le bœuf ou le veau, animal du sacrifice pour l'allusion que l'évangéliste fait au sacrifice offert par Zacharie (Luc 1, 5).

« Il y eut aux jours d'Hérode, roi de Judée, un prêtre du nom de Zacharie, de la classe d'Abia... » (Lc 1, 5).

- ❖ **Marc** est désigné par le lion car dès les premières lignes de son récit, il nous parle de la voix qui crie dans le désert (Marc 1, 3).

« Commencement de l'Évangile de Jésus, Christ, fils de Dieu. Selon qu'il est écrit dans Isaïe le prophète : "Voici que j'envoie mon messager en avant de toi pour préparer ta route. Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur..." » (Mc 1, 1-3).

- ❖ **Jean** enfin, est figuré par l'aigle, car son texte nous place, dès le début, en face du Verbe, « vraie lumière » (Jean 1, 1-4). De plus, l'aigle est le seul animal à pouvoir regarder le soleil en face.

Son évangile commence par le mystère céleste.

Jean ouvre son évangile par un prologue (Jn 1-18) sur le Verbe, la voix venue du ciel.

On ajoutera encore que le tétramorphe rappelle les étapes de la vie du Christ : l'Incarnation (homme), le Sacrifice (bœuf), la Résurrection (lion) et l'Ascension (aigle).

Dès le deuxième étage octogonal du clocher, le jeu savant des fenêtres et des colonnes surmontées de chapiteaux à corbeilles sculptées de feuillages et entrelacs porte notre regard vers les huit gargouilles aux angles des gâbles qui accrochent le ciel.

Plus haut, au troisième étage, les fenêtres plus larges aux jambages flanqués de colonnettes laissent passer le bleu céleste. On peut noter également la présence de seize corbeaux sculptés, modillons aux têtes grimaçantes.

Au-dessus, à la base de la flèche, huit petits dragons terminant les cordons qui soulignent les huit pans de la flèche où culmine la croix à deux branches, symbole du cardinal. Cette lecture de bas en haut permet de prendre conscience de l'ampleur du programme de sculpture dessiné par Alaux et réalisé de main de maître par Jean Mora, jeune sculpteur qui s'illustrera trois ans plus tard sur la flèche de Saint Michel à Bordeaux sous la conduite de Paul Abadie. Outre l'élégance aboutie de l'architecture, il est rare de rencontrer un clocher aussi sculpté, même si au regard de cette petite église la proportion générale de la flèche est contestable.

Les cloches

Il existait trois cloches en 1854, quand le vieux clocher s'écroula. Elles avaient toutes trois échappé comme par miracle à la catastrophe, mais le timbre de l'horloge avait été brisé. Pour le remplacer, il est bien possible qu'on ait utilisé une de ces cloches. On l'aurait fait refondre, car on peut y lire : « Horloge de La Brède ». « Hora est jam nos de somno surgere. » (« C'est l'heure de nous réveiller »). La deuxième cloche, qui était la plus grosse à cette époque, est toujours en service. Elle pèse 520 kg pour un diamètre de 965mm ; elle est l'œuvre du fondeur bordelais Turmeau également auteur de la Grosse Cloche de Bordeaux. Celle-ci présente des éléments de décor intéressants : anses en forme de tête humaine, une croix sur la faussure décorée des instruments de la Passion, deux « rapières » ou « lézards » sur le cerveau, une représentation de la Vierge portant l'enfant Jésus.

Elle porte ces inscriptions : « *L'an 1777 j'ai été faite par Jean de La Brède- M. Lynch, curé-Le parrain : M. Jean-Baptiste de Secondat- La marraine : Mlle Catherine Demons – Martial Giraudeau, fabriqueur Turmeau m'a faite à Bordeaux.* »

Suivant la mode du temps, on donnait à la marraine le nom de demoiselle, bien qu'elle fut ici l'épouse du parrain. Objets personnifiés, le « baptême » des cloches trouva place jusqu'à la Révolution sur les actes d'état civil des paroisses au même titre que n'importe quel enfant, c'est pourquoi elle a un prénom.

« Pendant la Terreur, un décret ordonna d'envoyer les cloches à la monnaie pour les fondre. Celle-ci fut cachée sous terre par des mains pieuses. Le calme revenu, elle reprit sa place dans le vieux clocher ».

En 1866, les deux cloches sont reposées, celle de 1777 et celle de 1855.

La troisième, moins forte que celle de 1777, n'existe plus. Elle avait été fondue en 1823 et portait l'inscription suivante « *Ad Major Dei Gloriam, dédiée à Saint Jean de La Brède en 1823, bénite par M. Coussineau, curé ; faite à Bordeaux.C. Deyres JHS* ». Celle-ci tomba en morceaux sur le plancher du beffroi lors de la Pentecôte 1907. Cette cloche pesant de 1.400 à 1.500 kilos et œuvre du fondeur Vouthier, de Saint Emilion, a été donnée au clocher de La Brède, le 15 février 1903 par le baron de Montesquieu.

C'est le bourdon « Gaston-Mathilde » (baron Ludovic-Gaston Secondat de Montesquieu en souvenir de son épouse Mathilde Marie-Louise décédée en 1900). Coté Nord, on peut lire l'inscription latine : « *Laudo deum Verum Populum Voco Congrego Clerum, Defunctos Ploro, Fugo Fulmina, Festa Decoro.* »

(*Je loue le vrai Dieu, j'appelle le peuple, je convoque le clergé, je pleure les défunts. Je mets en fuite la foudre, j'embellis les fêtes* »). Du côté Sud, figurent les armes de la famille Montesquieu et sa devise : *Virtutem Fortunat Secundat* (La vertu seconde la fortune). A l'Ouest, une vierge et l'inscription : « *je m'appelle Gaston-Mathilde* » ; à l'Est : Saint Jean Baptiste et l'inscription « *Saint Jean, protégez La Brède* » ; enfin en bas : « *E. Vouthier, fondeur à St-Emilion.* »

L'ancien cimetière

On ne voit plus autour de l'église, le petit cimetière, très bien fermé de murs, dont la façade avec celle de l'église, ne formant qu'une seule ligne, donnait sur une grande place garnie en allée d'acacias. Devenu insuffisant, il fut décidé d'en établir un nouveau. Ainsi en juin 1885, il fut procédé à l'enlèvement de l'ancien cimetière, abandonné depuis neuf années. On y fit une place publique. Il n'y a plus, près de la sacristie, le grand tombeau, signalé par Latapie, de N. Beaufaite des Haugeyres, datant de 1350 (Cf. p.). Les pierres tombales établies sur les bas côté Nord et Sud de l'église perpétuent le souvenir du vieux cimetière. On y trouve les noms de quelques vieilles familles aujourd'hui disparues.



Architecture/sculpture

La voûte de la nef centrale, en bois à l'origine, a été reconstruite en brique en 1779.

La nef et bas-côtés ont quatre travées voûtées d'ogives quadripartites retombant sur des piliers à chapiteaux feuillagés (avec en outre, des personnages et animaux sur ceux de la croisée de transept).

La réparation des voûtes et du clocher a été réalisée par les architectes Dubert (1876) et Léo Drouyn (1897).



Les absidioles sont voûtées en cul de four, l'abside est également voûtée (quartiers rayonnants).

Dans le chœur, une frise en billettes rappelle que La Brède était une étape sur les chemins de Saint Jacques de Compostelle.

L'autel réalisé en 1874 est l'œuvre de Jabouin ; derrière celui-ci, une simple dalle de ciment gravée recouvre la sépulture de plusieurs ancêtres de Montesquieu dont son père. Au mur, sont accolées les armoiries des familles Montesquieu et de Lalande, parents de Montesquieu, œuvre de Bellocq.

Dans la sacristie Sud la cheminée XIXème toute droite sortie de l'encyclopédie de Viollet- le -Duc est remarquable. L'abside et les absidioles reproduisent strictement les ordonnancements romans mais ne sont pas décorées, les pierres sont juste épanelées...



Autel de Jabouin



Sépulture des ancêtres de Montesquieu